

# Léo Ferré, un auteur inspirant pour Marc Ysaye

L'ancien boss de Classique 21 et ex-batteur du groupe Machiavel livre ses Racines élémentaires. Quand on lui demande quel auteur l'émeut et l'inspire, il nous répond : Léo Ferré. La chanson « Il n'y a plus rien », extraite de l'album du même nom sorti en 1973 est pour Marc Ysaye un morceau fondateur.

Mis en ligne le 9/02/2020 à 11:00



Léo Ferré est le génie absolu », s'exclame Marc Ysaye. « Tant du point des textes que de la musique. *Avec le temps* est un morceau incroyable à tout point de vue. Je découvre ça à 15 ans. Et puis je suis tombé sur ce morceau fondateur aussi de ce que je suis, *Il n'y a plus rien*. Il parle pendant seize minutes, et c'est un réquisitoire contre tout. C'est sa période anarchiste, antisystème, complètement dépressive. Une phrase comme : "Quand je vois un couple dans la rue, je change de trottoir", c'est terrible. Comme Brel, je trouve que Léo Ferré a été un rockeur dans l'âme. L'adolescence est un âge où tu imprimes les choses. »

## « Il n'y a plus rien »

Léo Ferré (1973)

« Écoute, écoute... Dans le silence de la mer, il y a comme  
Un balancement maudit qui vous met le cœur à l'heure, avec  
Le sable qui se remonte un peu, comme les vieilles putes qui  
Remontent leur peau, qui tirent la couverture.

Immobile... L'immobilité, ça dérange le siècle.

C'est un peu le sourire de la vitesse, et ça sourit pas

Lerche, la vitesse, en ces temps.

La suite des paroles ci-dessous

Les amants de la mer s'en vont en Bretagne ou à Tahiti...

C'est vraiment con, les amants.

IL n'y a plus rien

Camarade maudit, camarade misère...

Misère, c'était le nom de ma chienne qui n'avait que trois  
Pattes.

L'autre, le destin la lui avait mise de côté pour les  
Olympiades de la bouffe et des culs semestriels qu'elle  
Accrochait dans les buissons pour y aller de sa  
Progéniture.

Elle est partie, Misère, dans des cahots, quelque part dans  
La nuit des chiens.

Camarade tranquille, camarade prospère,

Quand tu rentreras chez toi

Pourquoi chez toi ?

Quand tu rentreras dans ta boîte, rue d'Alésia ou du

Faubourg

Si tu trouves quelqu'un qui dort dans ton lit,

Si tu y trouves quelqu'un qui dort

Alors va-t-en, dans le matin claiRET

Seul

Te marie pas

Si c'est ta femme qui est là, réveille-la de sa mort

Imagée

Fous-lui une baffé, comme à une qui aurait une syncope ou

Une crise de nerfs...

Tu pourras lui dire : « T'as pas honte de t'assumer comme ça

Dans ta liquide sénescence.

Dis, t'as pas honte ? Alors qu'il y a quatre-vingt-dix mille

Espèces de fleurs ?

Espèce de conne !

Et barre-toi !

Divorce-la

Te marie pas !

Tu peux tout faire :

T'empaqueter dans le désordre, pour l'honneur, pour la

Conservation du titre...

Le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir !

Il n'y a plus rien

Je suis un nègre blanc qui mange du cirage

Parce qu'il se fait chier à être blanc, ce nègre,  
Il en a marre qu'on lui dise : « Sale blanc ! »  
A Marseille, la sardine qui bouche le Port  
Était bourrée d'héroïne  
Et les hommes-grenouilles n'en sont pas revenus...  
Libérez les sardines  
Et y'aura plus de mareyeurs !  
Si tu savais ce que je sais  
On te montrerait du doigt dans la rue  
Alors il vaut mieux que tu ne saches rien  
Comme ça, au moins, tu es peinarde, anonyme, Citoyen !  
Tu as droit, Citoyen, au minimum décent  
A la publicité des enzymes et du charme  
Au trafic des dollars et aux trafiquants d'armes  
Qui traînent les journaux dans la boue et le sang  
Tu as droit à ce bruit de la mer qui descend  
Et si tu veux la prendre elle te fera du charme  
Avec le vent au cul et des sextants d'alarme  
Et la mer reviendra sans toi si tu es méchant  
Les mots... toujours les mots, bien sûr !  
Citoyens ! Aux armes !  
Aux pépées, Citoyens ! A l'Amour, Citoyens !  
Nous entrerons dans la carrière quand nous aurons cassé la  
Gueule à nos aînés !  
Les préfectures sont des monuments en airain... un coup

D'aile d'oiseau ne les entame même pas... C'est vous dire !

Nous ne sommes même plus des juifs allemands

Nous ne sommes plus rien

Il n'y a plus rien

Des futals bien coupés sur lesquels lorgnent les gosses,

Certes !

Des poitrines occupées

Des ventres vacants

Arrange-toi avec ça !

Le sourire de ceux qui font chauffer leur gamelle sur les

Plages reconverties et démoustiquées

C'est-à-dire en enfer, là où Dieu met ses lunettes noires

Pour ne pas risquer d'être reconnu par ses admirateurs

Dieu est une idole, aussi !

Sous les pavés il n'y a plus la plage

Il y a l'enfer et la Sécurité

Notre vraie vie n'est pas ailleurs, elle est ici

Nous sommes au monde, on nous l'a assez dit

N'en déplaise à la littérature

Les mots, nous leur mettons des masques, un bâillon sur la

Tronche

A l'encyclopédie, les mots !

Et nous partons avec nos cris !

Et voilà !

Il n'y a plus rien... plus, plus rien

Je suis un chien ?

Perhaps !

Je suis un rat

Rien

Avec le cœur battant jusqu'à la dernière battue

Nous arrivons avec nos accessoires pour faire le ménage

Dans la tête des gens :

« Apprends donc à te coucher tout nu !

« Fous en l'air tes pantoufles !

« Renverse tes chaises !

« Mange debout !

« Assois-toi sur des tonnes d'inconvenances et montre-toi à

La fenêtre en gueulant des gueulantes de principe

Si jamais tu t'aperçois que ta révolte s'encroûte et

Devient une habituelle révolte, alors,

Sors

Marche

Crève

Baise

Aime enfin les arbres, les bêtes et détourne-toi du

Conforme et de l'inconforme

Lâche ces notions, si ce sont des notions

Rien ne vaut la peine de rien

Il n'y a plus rien... plus, plus rien

Invente des formules de nuit : CLN... C'est la nuit !

Même au soleil, surtout au soleil, c'est la nuit

Tu peux crever... Les gens ne retiendront même pas une de

Leur inspiration.

Ils canaliseront sur toi leur air vicié en des regrets

éternels puant le certificat d'études et le catéchisme

Ombilical.

C'est vraiment dégueulasse

Ils te tairont, les gens.

Les gens taisent l'autre, toujours.

Regarde, à table, quand ils mangent...

Ils s'engouffrent dans l'innommé

Ils se dépassent eux-mêmes et s'en vont vers l'ordure et

Le rot ponctuel !

La ponctuation de l'absurde, c'est bien ce renversement des

Réacteurs abdominaux, comme à l'atterrissage : on rote et

On arrête le massacre.

Sur les pistes de l'inconscient, il y a des balises baveuses

Toujours un peu se souvenant du frichti, de l'organe, du

Repu.

Mes plus beaux souvenirs sont d'une autre planète

Où les bouchers vendaient de l'homme à la criée

Moi, je suis de la race ferroviaire qui regarde passer les

Vaches

Si on ne mangeait pas les vaches, les moutons et les restes

Nous ne connaîtrions ni les vaches, ni les moutons, ni les

Restes...

Au bout du compte, on nous élève pour nous becqueter

Alors, becquetons !

Côte à l'os pour deux personnes, tu connais ?

Heureusement il y a le lit : un parking !

Tu viens, mon amour ?

Et puis, c'est comme à la roulette : on mise, on mise...

Si la roulette n'avait qu'un trou, on nous ferait miser

Quand même

D'ailleurs, c'est ce qu'on fait !

Je comprends les joueurs : ils ont trente-cinq chances de ne

Pas se faire mettre...

Et ils mettent, ils mettent...

Le drame, dans le couple, c'est qu'on est deux

Et qu'il n'y a qu'un trou dans la roulette...

Quand je vois un couple dans la rue, je change de trottoir

Te marie pas

Ne vote pas

Sinon t'es coincé

Elle était belle comme la révolte

Nous l'avions dans les yeux,

Dans les bras dans nos futals

Elle s'appelait l'imagination

Elle dormait comme une morte, elle était comme morte

Elle sommeillait



On l'enterra de mémoire

Dans le cocktail Molotov, il faut mettre du Martini, mon

Petit !

Transbahutez vos idées comme de la drogue... Tu risques

Rien à la frontière

Rien dans les mains

Rien dans les poches

Tout dans la tronche !

– Vous n'avez rien à déclarer ?

– Non.

– Comment vous nommez-vous ?

– Karl Marx.

– Allez, passez !

Nous partîmes... Nous étions une poignée...

Nous nous retrouverons bientôt démunis, seuls, avec nos

Projets d'imagination dans le passé

Écoutez-les... Écoutez-les...

Ça rape comme le vin nouveau

La suite des paroles ci-dessous

Nous partîmes... Nous étions une poignée

Bientôt ça débordera sur les trottoirs

La parlote ça n'est pas un détonateur suffisant

Le silence armé, c'est bien, mais il faut bien fermer sa

Gueule...

Toutes des concierges !

Écoutez-les...

Il n'y a plus rien

Si les morts se levaient ?

Hein ?

Nous étions combien ?

Ça ira !

La tristesse, toujours la tristesse...

Ils chantaient, ils chantaient...

Dans les rues...

Te marie pas Ceux de San Francisco, de Paris, de Milan

Et ceux de Mexico

Bras dessus bras dessous

Bien accrochés au rêve

Ne vote pas

0 DC8 des Pélicans

Cigognes qui partent à l'heure

Labrador Lèvres des bisons

J'invente en bas des rennes bleus

En habit rouge du couchant

Je vais à l'Ouest de ma mémoire

Vers la Clarté vers la Clarté

Je m'éclaire la Nuit dans le noir de mes nerfs

Dans l'or de mes cheveux j'ai mis cent mille watts

Des circuits sont en panne dans le fond de ma viande

J'imagine le téléphone dans une lande

Celle où nous nous voyons moi et moi  
Dans cette brume obscène au crépuscule teint  
Je ne suis qu'un voyant embarrassé de signes  
Mes circuits déconnectent  
Je ne suis qu'un binaire  
Mon fils, il faut lever le camp comme lève la pâte  
Il est tôt Lève-toi Prends du vin pour la route  
Dégaine-toi du rêve anxieux des biens assis  
Roule Roule mon fils vers l'étoile idéale  
Tu te rencontreras Tu te reconnaîtras  
Ton dessin devant toi, tu rentreras dedans  
La mue ça se fait à l'envers dans ce monde inventif  
Tu reprendras ta voix de fille et chanteras Demain  
Retourne tes yeux au-dedans de toi  
Quand tu auras passé le mur du mur  
Quand tu auras outrepassé ta vision  
Alors tu verras rien  
Il n'y a plus rien  
Que les pères et les mères  
Que ceux qui t'ont fait  
Que ceux qui ont fait tous les autres  
Que les « monsieur »  
Que les « madame »  
Que les « assis » dans les velours glacés, soumis, mollasses  
Que ces horribles magasins bipèdes et roulants

Qui portent tout en devanture

Tous ceux-là à qui tu pourras dire :

Monsieur !

Madame !

Laissez donc ces gens-là tranquilles

Ces courbettes imaginées que vous leur inventez

Ces désespoirs soumis

Toute cette tristesse qui se lève le matin à heure fixe

Pour aller gagner VOS sous,

Avec les poumons resserrés

Les mains grandies par l'outrage et les bonnes moeurs

Les yeux défaits par les veilles soucieuses...

Et vous comptez vos sous ?

Pardon... LEURS sous !

Ce qui vous déshonore

C'est la propreté administrative, écologique dont vous

Tirez orgueil

Dans vos salles de bains climatisées

Dans vos bidets déserts

En vos miroirs menteurs...

Vous faites mentir les miroirs

Vous êtes puissants au point de vous refléter tels que

Vous êtes

Cravatés

Envisonnés

Empapaoutés de morgue et d'ennui dans l'eau verte qui

Descend

Des montagnes et que vous vous êtes arrangés pour

Soumettre

A un point donné

A heure fixe

Pour vos narcissiques partouzes.

Vous vous regardez et vous ne pouvez même plus vous

Reconnaître

Tellement vous êtes beaux

Et vous comptez vos sous

En long

En large

En marge

De ces salaires que vous lâchez avec précision

Avec parcimonie

J'allais dire « en douce » comme ces aquilons avant-coureurs

Et qui racontent les exploits du bol alimentaire, avec cet

Apparat vengeur et nivellateur qui empêche toute

Identification...

Je veux dire que pour exploiter votre prochain, vous êtes

Les champions de l'anonymat.

Les révolutions ? Parlons-en !

Je veux parler des révolutions qu'on peut encore montrer

Parce qu'elles vous servent,

Parce qu'elles vous ont toujours servis,  
Ces révolutions de « l'histoire »,  
Parce que les « histoires » ça vous amuse, avant de vous  
Intéresser,  
Et quand ça vous intéresse, il est trop tard, on vous dit  
Qu'il s'en prépare une autre.  
Lorsque quelque chose d'inédit vous choque et vous gêne,  
Vous vous arrangez la veille, toujours la veille, pour  
Retenir une place  
Dans un palace d'exilés, entouré du prestige des  
Déracinés.  
Les racines profondes de ce pays, c'est Vous, paraît-il,  
Et quand on vous transbahute d'un « désordre de la rue »,  
Comme vous dites, à un « ordre nouveau » comme ils disent,  
Vous vous faites greffer au retour et on vous salue.  
Depuis deux cent ans, vous prenez des billets pour les  
Révolutions.  
Vous seriez même tentés d'y apporter votre petit panier,  
Pour n'en pas perdre une miette, n'est-ce-pas ?  
Et les « vauriens » qui vous amusent, ces « vauriens » qui vous  
Dérangent aussi, on les enveloppe dans un fait divers  
Pendant que vous enveloppez les « vôtres » dans un drapeau.  
Vous vous croyez toujours, vous autres, dans un haras !  
La race ça vous tient debout dans ce monde que vous avez  
Assis.

Vous avez le style du pouvoir

Vous en arrivez même à vous parler à vous-mêmes

Comme si vous parliez à vos subordonnés,

De peur de quitter votre stature, vos boursouflures, de peur

Qu'on vous montre du doigt, dans les corridors de l'ennui,

Et qu'on se dise : « Tiens, il baisse, il va finir par se

Plier, par ramper »

Soyez tranquilles ! Pour la reptation, vous êtes

Imbattables ; seulement, vous ne vous la concédez que dans

La métaphore...

Vous voulez bien vous allonger mais avec de l'allure,

Cette « allure » que vous portez, Monsieur, à votre

Boutonnière... »